

Zeitschrift:	L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber:	L'écran illustré
Band:	2 (1925)
Heft:	10
Rubrik:	Snap shot

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Jeunes Filles qu'on n'épouse pas

Au CINÉMA-PALACE



Les Jeunes Filles qu'on n'épouse pas

Louise Mengers est vendue dans un grand magasin de nouveautés ; son père est un ivrogne invétéré et sa mère, prolifique, est affligée de quatre ou cinq rejetons. C'est la misère sordide au foyer. Louise est forcément honnête ; elle voudrait épouser Bruno, un chef de rayon qu'elle aime passionnément. Le belliâtre d'autres projets et il épouse la fille d'un nouveau riche, Ellen Wolkhoff. Chagrin profond pour Louise ; désillusion, peine de cœur, mais pas cependant inconsolable puisque le jeune Arno Willberg, le fils d'un riche industriel, réussit à gagner son amour. Ils s'aiment, mais il ne l'épouse pas ; il en fait sa « fiancée », pour se servir d'un euphémisme bourgeois. En réalité, Louise devient la maîtresse d'Arno. Les deux amants sont réduits à la misère extrême. Un pseudo-comte Schlebenberg, qui a connu Louise lorsqu'il achetait des toilettes pour sa maîtresse La Pasquita, dans le magasin de nouveauté où elle était employée, la rencontre et l'invite chez lui avec Arno. Schlebenberg n'est qu'un escroc et un proxénète ; il se débarrasse d'Arno et propose à Louise de la « lancer ». Louise devient la maîtresse de Schlebenberg et obtient au théâtre des succès étonnissants, et le proxénète voudrait la « passer » à un richissime Suédois, moyennant finance. Louise devient ainsi l'objet d'un commerce assez répugnant ; elle enressent peut-être du dégoût, mais elle est emportée dans ce tourbillon d'une vie facile et luxueuse.



ELLEN KURTI
dans *Les Jeunes Filles qu'on n'épouse pas*.

se et n'a pas la force de se refaire une existence plus honnête.

Un soir qu'elle paraît au « Palais de Danse » dans « Madame Incognito », son père vient la trouver dans sa loge dans un état complet d'ivresse et exige d'elle de l'argent ; elle le chasse ; à peine est-il sorti de la loge que Louise entend une grande rumeur ; elle interroge et apprend que son père vient d'être frappé d'une congestion et transporté dans la clinique du docteur Fynnmann. Elle accourt en costume de danseuse au chevet du malade. Sa douleur apitoie le docteur, qui lui fait donner une robe d'infirmière. Par la suite, le médecin s'empêche de Louise et veut l'épouser, mais il ne connaît pas son passé qui remonte comme un noyé à la surface pour condamner perpétuellement Louise à cette vie qu'elle exerce et dont elle ne peut s'évader que par le suicide.

Ce film a obtenu un très grand succès dans tous les théâtres où il a passé, c'est un réquisitoire sévère, mais juste, contre la société moderne et ses institutions malaises, contre la procréation imprudente d'êtres voués à l'avance à la misère et à la prostitution. Faire des enfants c'est bien, mais à la condition d'avoir le moyen de les élever autrement c'est un crime.

Ellen Kurti nous rend la triste existence de la petite Louise à la perfection. La mise en scène de Geza v. Bolyvary est excellente et l'œuvre fourmille d'idées neuves. Les autres acteurs incarnent leurs personnages d'une façon irréprochable. Nous sommes persuadés que le public aimera ce film duquel il tirera une morale bienfaisante, nous l'espérons.

Le Miracle des Loups

Les services de propagande française par le cinéma, qui n'existent que de nom, peuvent méditer à leur aise sur le succès reporté par *Le Miracle des Loups*. Ce qu'ils n'ont pas su ou pas voulu faire, un regroupement de professeurs, d'érivains et d'artistes vient de l'accomplir. Las de voir massacer les plus belles pages de notre histoire nationale par des mains maladroites, ils ont voulu agir au lieu de regretter, construire au lieu de critiquer. Leur plan fait, la réalisation suivit, immédiate, précise et dégagée de toutes les entraves qui, d'ordinaire, retardent les meilleures œuvres dans le monde cinématographique.

Le résultat splendide répond à de si généreux et constants efforts. En un prologue et trois parties la chronique du temps de Louis XI, tirée du roman de M. H. Dupuy-Mazuel, où la fable s'encadre dans l'histoire, a été traitée par Raymond Bernard avec la délicatesse de touche d'un lumineux et le pinceau ardent d'un peintre de bâties.

Harmonie des ensembles, couleur vigoureuse des fresques mouvantes du Mystère qui réunit sous la tente du Téméraire une foule naïve et joyeuse, de la bataille de Montrémy qui met aux prises des corps à corps furieux les gens de Bourgogne et les troupes du roi, griseaux des premiers plans où Louis XI s'estompe, énigmatique, cauteleur, retors, puissant en dépit de son apparence faible, tout contribue à maintenir, d'un bout à l'autre du film, un équilibre de conception et de réalisation rarement assuré.

Dans le scénario de A.-P. Antoine, même clarté, même ordre, même mesure. La France sort de la guerre de Cent Ans. Les grands féodaux se disputent le pouvoir. Le dauphin de France, Louis, exilé par son père en Bourgogne, rêve de constituer l'unité du royaume. Charles VII meurt. Louis XI à peine proclamé entreprend la lutte contre Charles-le-Téméraire. Au service de l'héritier de Bourgogne, le roi connaît Robert Cottereau, fiancé de sa filleule, Jeanne Fouquet. Les priviléges du parlement, de la noblesse et du clergé sont menacés. Le Téméraire rassemble autour de lui les mécontents. Le comte du Lau, son compagnon fidèle, amoureux de Jeanne Fouquet, veut obtenir par ruse la main de la jeune fille. Attristé dans le cabinet du duc de Bourgogne, Jeanne y rencontre le comte du Lau. Poussée dans ses bras, elle se débat. Le roi survient et,

"PARIS"

AU MODERN-CINÉMIA

Scénario de Pierre Hamp, adapté par Reine Jeanne. — Producteurs : MM. Vandal et Delac. — Mise en scène : René Hervil. — Éditeur : Louis Auberl.

Paris s'éveille... Sur la butte, Jean Fleur, l'ouvrier, est déjà au travail. Il étudie avant d'aller à l'atelier. Orphelin tout jeune, il s'est vu contraint d'abandonner ses études pour entrer comme mécanicien aux usines Revoil. Il est fiancé avec une charmante voisine, une jeune midinette, Aimée Valois.

Jean fut, il y a quelques années, l'élève du grand savant François Rouillet. Celui-ci travaillait à une invention qui doit révolutionner la locomotion et que l'industriel Revoil doit mettre au point.

Aimée Valois ne tarde pas à subir l'influence pernicieuse de la capitale. Un jour, elle va livrer une robe chez la grande vedette du Casino de Paris, Suzy Desroses, et elle est éblouie.

Un peu plus tard elle se rend au théâtre pour un dernier essayage. On répète activement sur le plateau. Une des petites femmes chante si maladroitement son couplet que le directeur, impatienté, avisant la joli minois émerveillé de la midinette, lui demande d'essayer. Aimée ne s'en tire pas trop mal et, sur la recommandation de Suzy, elle est engagée.

Mais au vieux logis familial une scène terrible attend la jeune fille. Effrayée par les menaces de son père, elle se sauve dans la nuit et va chercher refuge chez sa protectrice Suzy.

Jean éprouve de ces événements un profond chagrin. Il se raccroche désespérément au travail. Son patron lui a confié une partie de la mise au point du moteur inventé par Rouillet.

La machine, dont on s'entretient beaucoup dans les milieux scientifiques et industriels, est convoitée par un brasseur d'affaires peu scrupuleux, Alpéprof. Mais éconduit par Revoil, le financier jure d'employer n'importe quel moyen pour arriver à ses fins.

Or, Aimée a fait une douloureuse expérience dont elle ne tarde pas à se repentir et elle court se réfugier entre les bras de sa vieille maman tout prête au pardon.

Pendant ce temps, Alpéprof a réussi à dérober au naïf Rouillet une serviette contenant certains plans de son invention. Mais il y manque les pièces essentielles et Alpéprof essaie de soudoyer Jean qui refuse avec indignation.

... Pour mieux surveiller la mise au point de la machine, Revoil a fait installer tout le dispositif dans la chambre de Jean. Alpéprof cherche à s'emparer des documents qui lui manquent. Mais Revoil a été prévenu ainsi que la police. Alpéprof traqué s'enfuit par le toit. Jean le rattrape. Une lutte s'engage entre les deux hommes, au-dessus

ramassant la couronne de Bourgogne tombée sur le sol, la contemple, puis s'écrie : « Par Notre-Dame, elle est cassée ! »

Insulte publique. Jeanne se retire au bras du roi. Cottereau et les seigneurs fidèles à la maison de Bourgogne quittent Paris. C'est la guerre.

Les troupes adverses se rencontrent à Montlhéry. Rudes combats, issus indécis jusqu'au moment où Louis XI intervient au milieu de ses soldats hésitants et remporte la victoire. Le Téméraire vaincu n'est pas maîtrisé. Après la courte trêve du traité de Conflans, il rassemble une armée près de Péronne. Le roi sollicite une entrevue. Robert Cottereau lui apporte un sauf-conduit au château des Tournelles où il retrouve près de Louis XI Jeanne Fouquet et son père, mandés pour une mission secrète et urgente.

Il s'agit de remettre aux habitants de Liège,

prêts à se révolter contre la domination des Bourguignons, une lettre du roi les exhortant au calme. Fouquet, poursuivi par les alliés du Téméraire conduits par le comte du Lau, sera tué. Jeanne leur échappera grâce à l'intervention miraculeuse d'une troupe de loups féroces. Nous la retrouverons à Beauvais, rassemblant toutes les femmes et défendant la ville contre les féodaux. La résistance de Beauvais sauve la France. L'unité nationale est assurée.

Charles Dullin, chargé du rôle de Louis XI, n'a pas succombé sous le poids d'une tâche aussi lourde. Sa création ne ressemble à aucune autre. Rien de composé, de théâtral, dans ce vivant portrait du roi tel que l'imaginent tant d'artistes. C'est bien ainsi que nous devinons à travers les récits et le légendaire le rusé renard, dont l'âme et la pensée formidables logeaient à l'étroit dans un corps chétif. Dullin a nuancé les divers aspects du « curieux homme », avec un art incomparable qui, d'un seul coup, le met au premier rang de nos artistes de l'écran.

A ses côtés, Vanni-Marcoux trace la figure violente du Téméraire dont il a compris le caractère et traduit à merveille les sentiments. Armand Bernard, pittoresque Bische : Gaston Modot, parfait dans le comte du Lau ; Philippe Hériat (Tristan l'Ermite) ; Maupain (Fouquet) ; Mailly (Philippe le Bon) et Romuald Joublé, généreux et vaillant Robert Cottereau, forment la magnifique distribution du *Miracle des Loups*. Quant à Mlle Yvonne Sergel, tendre, jolie, résolument brave dans le rôle de Jeanne Fouquet, elle mène également au triomphe l'œuvre qu'ac-

compagne une très belle partition de M. Henri Rabaud dirigée par M. J.-E. Szyfer.

Le Miracle des Loups, c'est mieux qu'un très bon film, c'est *Le Grand Film*. (*Le Journal*.)

Why Worry ! Faut pas s'en faire

Why Worry est l'histoire d'un jeune homme américain habitué au luxe, qui aime les aventures. Il va dans l'Amérique du Sud et se trouve mêlé à de grands troubles révolutionnaires. C'est une histoire d'intrigues romanesques telles qu'en sait écrire Richard Harding Davis, mais contenant des surprises dignes de O. Henry.

Depuis le moment où Lloyd est introduit à bord du navire sur un brancard jusqu'à la fin de ses aventures extraordinaires, c'est une suite ininterrompue de situations hilarantes et inextricables. C'est une cure de soucis par le rire que l'on peut charitalement recommander à un ami dans la déresse neurasthénique.

John Dasen, qui joue dans ce film, est un véritable géant, c'est l'homme le plus grand du monde ; il mesure plus de 8 pieds et pèse 460 livres.

Comme tous les films de Lloyd, *Why Worry* contient des points satiriques qui ajoutent un certain sel à ses farces bien personnelles. La petite Jobyna Ralston, qui paraît pour la première fois comme *leading lady* dans les films de Harold Lloyd, a supplantié Mildred Davis, pas tout à fait cependant, car Mildred Davis a conclu avec Harold Lloyd un contrat à vie, un contrat de mariage. Mais Lloyd avait besoin de deux *leading ladies* et il a engagé Jobyna, une jeune actrice célèbre par ses yeux spirituels et sa grâce charmante. Nous l'avons déjà vue dans la version burlesque de Douglas Fairbanks *The Three Musketeers*, jouée par Max Linder.

Hal Roach la vit à l'écran dans ce film et fut impressionné par son jeu qu'il l'engagea pour ses simples comédies.

Vous passerez d'agréables soirées à la Maison du Peuple (de Lausanne).

CONCERTS, CONFÉRENCES

SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES

Salle de lecture et riche Bibliothèque.

Carte annuelle : 2 fr. En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.



C'est avec regret que nous apprenons la mort de Louis Feuillade, qui fut le Sardou de l'Écran. Malgré les éreintements, Feuillade connaît le succès et la popularité ; il fut un sincère en son talent de metteur en scène et demeura lui-même, ce qui a une valeur en cette ère de truquage et de pillage où, avec une moralité ingénue, les gens adaptent les idées et même le style d'autrui.

* * *

Le Café Napolitain disparait pour faire place à un cinéma ; encore une page de l'histoire d'hier qui s'enfonce dans les débris de plâtre ; le Napolitain fut le lieu de rendez-vous des littérateurs : Ogier d'Ivry, officier, gentilhomme et poète, Daly, l'irlandais, dont la rossette cachait un cœur d'or, qui créa l'expression *Mourir en beauté*, qui depuis, est saluée chez les épiciers. Daly avait la double vue du Celte, il disait de Mendès : « Il a un facies à mourir tragiquement, comme en un roman de Dickens. » On se souvient de la fin mystérieuse de Catulle, lui aussi habitué du Napolitain, où il avait sa table ronde avec Bergerat, au fin sourire et Charpentier l'éditeur.

L'artiste, chez Mendès, se doutait d'un critique remarquable, qui éclipsa la littérature en sabots de notre oncle, lequel avait toutefois ses fervents parmi le Bourgeois ami du cliché et du bon sens, à défaut du sens artiste. Sarcey, sous sa fausse bonhomie de pionnier littéraire, cachait une vanité effrénée de médiocre, et une dose de venin qui connoissent à leurs dépens les jeunes, ceux dont les pièces ne rapportent pas. Mais ce serait faire injure à l'adorable poète et à l'artiste qu'était Mendès de le comparer à ce vieux roublard dont la prose est tombée aujourd'hui dans l'oubli.

La Bobine.

Gustave Hupka
ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE
DE 1^{er} ORDRE POUR DAMES.
Galeries du Commerce :: Lausanne.